



HAL
open science

Ce que l'anthropocène fait (faire). La dimension po(i)étique du grand récit anthropocène

Yann Calbérac

► **To cite this version:**

Yann Calbérac. Ce que l'anthropocène fait (faire). La dimension po(i)étique du grand récit anthropocène. *EchoGéo*, 2024, 69, <10.4000/12xcp>. <halshs-04837992>

HAL Id: halshs-04837992

<https://shs.hal.science/halshs-04837992v1>

Submitted on 14 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No Derivative Works - International License

Ce que l'anthropocène fait (faire)

La dimension po(i)étique du grand récit anthropocène

How to do things with the Anthropocene. The poetics of the Anthropocene considered as a meta-narrative

Yann Calbérac



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/echogeo/27997>

DOI : 10.4000/12xcp

ISSN : 1963-1197

Éditeur

Pôle de recherche pour l'organisation et la diffusion de l'information géographique (CNRS UMR 8586)

Référence électronique

Yann Calbérac, « Ce que l'anthropocène fait (faire) », *EchoGéo* [En ligne], 69 | 2024, mis en ligne le 30 septembre 2024, consulté le 13 décembre 2024. URL : <http://journals.openedition.org/echogeo/27997> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/12xcp>

Ce document a été généré automatiquement le 13 décembre 2024.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Ce que l'anthropocène fait (faire)

La dimension po(i)étique du grand récit anthropocène

How to do things with the Anthropocene. The poetics of the Anthropocene considered as a meta-narrative

Yann Calbérac

- 1 S'il est aujourd'hui un paradoxe à dénouer dans le champ des sciences humaines et sociales (SHS), c'est bien le succès du terme anthropocène qui s'est imposé dans le débat depuis une dizaine d'années alors même que son contenu et son périmètre demeurent flous. Voilà en effet un mot qui apparaît dans le champ de la géologie sous la plume d'un hydrobiologiste, Eugene Stoermer, dans le courant des années 1980 et qui a été popularisé par un chimiste de l'atmosphère nobélisé, Paul Crutzen, mais dont les spécialistes ont encore du mal à donner une signification précise (Guyot-Téphany, 2020) qu'il s'agisse d'une période géologique¹ ou d'une nouvelle manière de désigner l'époque actuelle caractérisée par l'action irréversible des sociétés humaines sur les milieux. Le terme connaît malgré tout un retentissement certain du côté des SHS – et même auprès du grand public² – qui en font un concept opératoire. Même si sa définition et son périmètre sont l'objet d'intenses débats (Bonneuil et Fressoz, 2013 ; Lussault, 2015 ; Beau et Larrère, 2018 ; Alexandre et al., 2020 ; Wallenhorst et Theviot, 2020 ; Magny, 2021), le terme s'installe et vient reconfigurer la recherche en SHS. S'il est encore très disputé, ses effets – sa performativité comme on dit – sont déjà bien inscrits dans les manières de produire des savoirs scientifiques et de les inscrire dans le débat politique. L'anthropocène vient en effet (re)structurer la recherche autour de questions transversales dont l'urgence appelle des réponses immédiates, ce qui conforte les stratégies de financement de la recherche désormais organisé selon des appels à projets suscités par des questionnements définis par de multiples instances de gouvernance, ce qui asservit la science à un agenda politique. Cette urgence appelle aussi des réponses qui dépassent les découpages habituels du champ scientifique : les questionnements relatifs à l'anthropocène mettent ainsi en jeu une interdisciplinarité élargie, qui convoque aussi bien les sciences de la terre et de l'univers, de la vie, de la matière que les sciences humaines et sociales. Un programme scientifique se dessine : si l'heure n'est sans doute plus aux paradigmes (Ferrer, 2010), du moins l'anthropocène

donne-t-il leur cohérence à des programmes de recherches ambitieux (tant dans leur organisation que dans le spectre disciplinaire convoqué) qui ont l'anthropocène pour objet, tout en assurant leur publicité auprès d'un large public sensibilisé aux questions environnementales et ouvert à de nouvelles formes d'action citoyennes, politiques ou militantes. Le succès de l'anthropocène tient précisément à ces deux aspects : il produit de la connaissance par une reconfiguration du champ, et en même temps il produit des formes d'engagement citoyens et militants au nom de l'urgence des situations qu'il vient analyser. Pour reprendre les termes mobilisés dans le dossier thématique de ce numéro d'*Échogéo*, l'anthropocène fait autant qu'il fait faire ; et c'est cette polarité qu'il faut élucider. Deux questions se dessinent. D'une part, comment ce terme permet-il de produire de nouvelles connaissances, ou, du moins, de nouvelles modalités de production des connaissances ? Il donne une intelligibilité nouvelle aux rapports que nos sociétés tissent avec leurs environnements, et l'anthropocène suscite de nombreux travaux qui en retour accréditent cette hypothèse. D'autre part, à l'identique de l'empowerment pour les luttes sociales (Bacqué et Biewener, 2013), comment ce terme donne-t-il une capacité à agir, déplaçant ainsi le terrain des luttes sociales vers les luttes environnementales (Keucheyan, 2018) ? Plus que le concept d'anthropocène et ce qu'il recouvre, je voudrais ici interroger sa dimension performative (Austin, 1970) : qu'est-ce que l'anthropocène fait (faire) ?

- 2 Pour ce faire, je défends l'hypothèse que l'anthropocène constitue un grand récit (Bonneuil et Jouvancourt, 2014), dans l'horizon de la lecture proposée par Catherine Larrère (Larrère, 2015) pour qui l'anthropocène met en jeu d'un côté le récit de « la vérité des faits » (p. 46) et de l'autre « l'appréhension globale de notre action, par le récit qui la met en forme, et en dessine l'avenir » (p. 47). Il existe ainsi une différence entre les faits tels que l'histoire les documente, et les discours que portent les acteurs pour justifier leur action. Le grand récit vient réduire cette irréductibilité tout en lui donnant une intelligibilité : ce terme désigne à la fois les métathéories constitutives de la science moderne et qui ont pour fonction de légitimer les savoirs produits (Dozon, 2017), ainsi que les idéologies qui viennent fonder toute action (Chapoutot, 2021). Une telle approche est pertinente pour comprendre la spécificité de ce que recouvre l'anthropocène à l'heure où les discours (qu'ils soient politiques, médiatiques, scientifiques, militants, artistiques...) l'emportent sur les faits eux-mêmes, car elle permet de penser conjointement la production des connaissances (que l'anthropocène vient renouveler) et la mobilisation de ces dernières dans le débat politique.
- 3 L'hypothèse du grand récit anthropocène soulève toutefois un grand nombre de problèmes qu'il faut dénouer pour l'accréditer. Chacun de ces enjeux donnera lieu à une partie de cet article :
 - Un problème épistémologique tout d'abord : le grand récit renvoie en effet à une dimension moderne de la science qui semble aujourd'hui caduque dès lors que la postmodernité en a sonné le glas (Lyotard, 1979). Plus précisément, le grand récit accrédite une vision sinon téléologique du moins historiciste de la société (Chapoutot, 2021), alors même que l'anthropocène prend acte de la finitude des sociétés et des milieux et privilégie une saisie sous l'angle de l'espace et des spatialités (Lussault, 2018, 2024).
 - Un problème conceptuel ensuite : penser l'anthropocène sous l'angle du grand récit oblige ainsi à explorer des formes de mise en intrigue et d'écriture qui privilégie une

dimension spatiale assumée, au détriment de la tradition du récit qui est annexé sur le temps et les temporalités (Ricoeur, 1983). Le choix se portera sur la dramaturgie – qui est la forme de récit propre aux arts de la scène – telle que je la travaille à l'intersection de la géographie et des arts de la scène (Calbérac, 2021 et 2024a). L'anthropocène devient donc une dramaturgie et l'environnement une scénographie, pour lesquelles la mobilisation du champ théâtral par les sciences sociales fournit une grille d'analyse opératoire.

- Un problème théorique enfin : une telle approche permet de faire sortir l'anthropocène considéré comme un grand récit de la grille de lecture historiciste (Hartog, 2003 ; Traverso, 2016) et de le placer dans le champ de la spatialité (Lussault, 2018 et 2019). La dimension performative du grand récit anthropocène trouve donc une réponse dans la dimension relationnelle constitutive de la spatialité (Calbérac *et al.*, 2023) ainsi que dans la dimension po(i)étique des relations aux environnements (Breteau, 2022) que le grand récit anthropocène instaure (Toledo *et al.*, 2016).

- 4 Autant de problèmes qui permettent in fine de soulever l'enjeu politique que la saisie de l'anthropocène sous l'angle d'un grand récit permet.

L'anthropocène : un récit en l'aire ?

- 5 Faire de l'anthropocène un grand récit soulève d'emblée un enjeu épistémologique : la place problématique du temps et des temporalités (et donc de l'historicité) dans l'intelligibilité de l'anthropocène, ce qui questionne l'ancrage de ce dernier dans l'horizon de la (post)modernité. En effet, le récit est le résultat d'une mise en intrigue fondée sur le temps comme le rappelle Paul Ricoeur (1983), et tout grand récit est intrinsèquement lié au projet de la modernité et accrédite une mise en ordre du monde fondée sur une vision historiciste du Progrès (Chapoutot, 2021) que l'essor de la science moderne rend possible et qui s'accompagne d'une série de partages – sujet / objet ; nature / culture ; science / art – et d'une structuration disciplinaire que l'anthropocène remet précisément aujourd'hui en cause. Ce dernier est en effet né d'une prise de conscience des limites de la planète, qu'il s'agisse de la Terre elle-même que la science moderne est parvenue à circonscrire et à (se) représenter (Grevsmühl, 2014), de ses ressources dont il faut désormais penser l'épuisement (Charbonnier, 2020), ou de la fragilité des milieux et de l'impact qu'ont les sociétés humaines sur eux. Ces dernières doivent désormais tisser de nouveaux liens qui les unissent à la Terre (Latour, 2017, 2021), seul écoumène possible pour les sociétés humaines (Lussault, 2013). De nouveaux objets scientifiques et acteurs du débat apparaissent, à commencer par les non-humains (Imhoff et Quirós, 2022), ou même Gaïa, figure imaginée dans les années 1970 par James Lovelock et qui désigne la planète comme un système complexe dans lequel les sociétés humaines et les milieux sont intriqués (Aït-Touati et Coccia, 2021 ; Dutreuil, 2024). Si l'anthropocène est un récit, c'est donc celui de la Terre, de ses profondeurs géologiques, du vivant qui s'y développe et des humains qui l'habitent.
- 6 L'anthropocène entérine ainsi un changement radical de régime d'historicité (Hartog, 2003) dans lequel l'historicisme moderne cède la place à un présentisme postmoderne désormais indexé aux limites physiques et écologiques de la planète : l'urgence environnementale empêche en effet toute projection dans un futur que la hausse inexorable des températures et la dégradation irréversible des milieux rendront quoiqu'il en soit inhabitable. Le temps est ainsi devenu une ressource rare et précieuse,

dans le contexte de l'accélération irréversible des sociétés (Rosa, 2012 ; Citton, 2014) : seul le présent compte, et avec lui le soin à apporter aux environnements, ce qui passe à la fois par une meilleure connaissance de la Terre et par de nouvelles pratiques qui visent à la ménager plutôt qu'à l'aménager. On retrouve les deux aspects que le grand récit permet de prendre en charge. Dans cette perspective, l'anthropocène ne se conjugue pas au futur mais plutôt dans un présent continu (Hartog, 2003). Ce qui pose problème n'est donc pas tant la projection des sociétés dans un futur incertain, mais plutôt leur enracinement dans des milieux en profonde évolution et leur capacité à cohabiter avec le vivant (Morizot, 2020). Ce n'est donc pas le temps qui interroge, mais plutôt l'espace : l'anthropocène accrédite la grille de lecture que le tournant spatial a formulée dès les années 1990 (Soja, 1989 et 1996 ; Volvey *et al.*, 2021), caractéristique de l'avènement de la postmodernité dont Jean-François Lyotard cherche les prémices dans le déclin des grands récits (Lyotard, 1979). Cette invitation à privilégier une saisie des dynamiques des sociétés sous l'angle de l'espace et des spatialités et non plus du temps et des temporalités s'inscrit en rupture avec les bouleversements de la fin du XX^e siècle, qu'ils soient géopolitiques (chute du Mur de Berlin, dissolution de l'URSS, fin de la Guerre froide et de sa grille de lecture bipolaire, disparition des frontières), économiques (essor de la mondialisation et du libre-échange, processus d'intégrations régionales), techniques (essor des transports, déploiement des télécommunications numériques) et environnementaux : la préservation de la Terre devient une préoccupation mondiale dans le sillage des débats entamés dès les années 1970 au sein du Club de Rome (Mien, 2020) et le Sommet de la Terre de 1992 impose à la planète les principes du développement durable. Alors que l'on proclame (sans doute un peu vite) la « fin de l'histoire » (Fukuyama, 1992), ces recompositions territoriales à toutes les échelles sont redevables d'une prise en compte par l'espace et les spatialités. C'est la leçon du tournant spatial : réarticuler le temps et l'espace au profit de l'espace (Volvey *et al.*, 2021).

- 7 Il faut toutefois aller plus loin : l'anthropocène est un problème qui ne relève pas tant de l'espace que des spatialités, c'est-à-dire des pratiques mises en œuvre avec l'espace (Stock, 2015 ; Lussault, 2019). Si l'étude des spatialités a permis de promouvoir l'habiter – c'est-à-dire les pratiques spatiales propres aux humains en société – comme concept central, l'anthropocène invite quant à lui à formuler l'hypothèse de la cohabitation, non seulement entre les humains d'une part (comme le met déjà en œuvre l'habiter), mais aussi entre les humains et le vivant dans toute sa diversité d'autre part (Morizot, 2017 ; Lussault, 2024), selon une logique de care qui donne lieu à de nouvelles formes d'attention portée à l'espace et au vivant dont il faut explorer les dimensions politiques et éthiques (Lussault, 2018, 2024). Dans cette perspective, où placer l'anthropocène par rapport au projet moderne ? L'anthropocène est-il une manière de renouer avec l'ambition progressiste de la modernité tout en repensant les partages qui ont prévalu (Latour, 1991), ou bien l'importance accordée aux spatialités fait-elle de l'anthropocène un bel exemple de questionnement postmoderne ? La question du récit se pose donc avec une acuité nouvelle, mais de manière plus complexe que dans le paradigme moderne : la dialectique n'est plus celle des temporalités et du progrès, mais celle de la Terre et des spatialités. L'entrée par le grand récit permet de mettre cette nouvelle articulation à l'épreuve, sous réserve que l'on redéfinisse les modalités d'écriture de ce récit, et qu'on y laisse toute la place qui leur revient à l'espace et aux spatialités.

« La scène de ce drame est le monde³ »

- 8 La question devient donc conceptuelle : comment faire évoluer le grand récit pour que celui-ci puisse prendre en charge l'espace et les spatialités, tout en conservant sa portée opératoire ? Comment faire sortir le grand récit de la modernité (c'est-à-dire de la vision historiciste du progrès) pour l'ancrer dans un anthropocène postmoderne et présentiste, qui délaisse le temps au profit de l'espace ? Pour ce faire, je propose d'utiliser un type de récit qui met explicitement en son cœur l'espace et les spatialités : le drame, c'est-à-dire la forme de récit propre aux arts scéniques, récit qui se déploie certes dans le temps (de sa représentation), mais surtout dans (la scène ou ce qui en tient lieu) et par l'espace (ce que les artistes y font). Je mobilise ainsi le travail que je mène à l'articulation de la géographie et des arts du spectacle (Calbérac, 2021, 2022, 2024a et 2024b), et notamment le concept de spatialités scéniques que j'ai proposé et qui désigne toutes les formes de spatialités que la situation spectaculaire met en jeu. Ces spatialités ne se limitent pas à ce que les artistes mettent en œuvre sur scène ; elles incluent aussi celles des techniciens en coulisse, et celles du public dans la salle, et surtout toutes les interactions possibles entre ces trois groupes. Une dialectique complexe se dessine entre ce qui est montré et ce qui est vu, ce qui est éclairé et ce qui reste dans l'ombre, entre ceux qui agissent dans la lumière et ceux qui, dans l'obscurité de la salle, ne semblent pas agir mais dont le seul regard permet au spectacle d'avoir lieu. Si le temps est bien sûr important dans une représentation, c'est bien la scène (l'espace) et ce qu'y font les artistes (les spatialités) que le public regarde selon un protocole d'observation strict défini autant par la culture que par des agencements architecturaux et scéniques.
- 9 Mais au-delà de la place de l'espace et des spatialités, pourquoi chercher dans les arts de la scène un tel cadre d'analyse ? Dans la tradition théâtrale, deux modèles s'opposent. L'un fait du théâtre un reflet du monde : ce qui est représenté sur scène est une sorte de modèle réduit de la réalité qui est donné à voir au public, et dont les sciences sociales peuvent se saisir pour étudier le fonctionnement de la société (Aït-Touati, 2024). Le théâtre s'apparente dès lors à un modèle réduit in vitro que l'on peut soumettre aux démarches d'enquête qui sont habituellement mobilisées in vivo pour étudier la société dans son ensemble (Calbérac, 2021). L'autre – inspiré par le théâtre baroque et l'héritage shakespearien : « All the world's a stage, and all the men and women merely players⁴ » – fait du monde un reflet du théâtre. Si on le prend au sérieux, ce modèle autorise à appliquer à l'analyse des sociétés des concepts analytiques issus de la scène. C'est cette voie que j'emprunte aujourd'hui, mettant ainsi à l'épreuve l'efficacité des concepts que j'ai proposés. Parmi eux, j'en retiens deux qui me semblent particulièrement opératoires pour élaborer plus avant ce grand récit anthropocène : la dramaturgie et la scénographie.
- 10 La dramaturgie est un terme polysémique qui désigne aussi bien la pratique de l'auteur du texte dramatique que celle du metteur en scène et en espace (Danan, 2017). J'en ai fait un concept géographique à part entière qui désigne un « récit spatial(isé) » (Calbérac, 2024a) et qui relève donc à deux niveaux distincts de la spatialité. D'une part, ce qui se passe sur une scène est une situation qui, comme n'importe quelle autre situation, met en jeu la dimension spatiale de la société dans son ensemble et participe pleinement des récits que ces spatialités composent (Lussault, 2019) ; d'autre part, la spécificité de ce récit est de se déployer dans l'espace et par l'espace. La dramaturgie

consiste donc en la totalité des spatialités des sociétés, dès lors que ces dernières sont envisagées sous l'angle du récit, ce qui permet de mobiliser ce dernier avec toutes les approches dont la géographie a l'habitude, à commencer par les échelles, les jeux d'acteurs qui mobilisent à la fois des humains et des non-humains, etc. Dans cette perspective, l'anthropocène peut être considéré comme une dramaturgie nouvelle, c'est-à-dire un récit qui a pour espace le Monde et est fait de toutes les spatialités que les humains et les non-humains composent, tous ensemble, en même temps et à toutes les échelles. Ce récit prend ainsi le virage postmoderne : il est fait des pratiques et des discours des acteurs, non plus rapportés à un axe temporel, mais bel et bien au Monde, c'est-à-dire à l'espace.

- 11 Dès lors, la scénographie constitue ici un deuxième concept opératoire. Au théâtre, ce terme désigne les aménagements de la scène en vue d'un spectacle, dès lors que cette dernière est pensée en volume à la différence du décor, qui est une toile peinte et qui renvoie à une scène conçue en deux dimensions (Fohr, 2014). La scénographie est une machine à produire des spatialités (et donc à produire des récits), mais, loin de déterminer l'action des artistes, elle leur offre des possibilités dont ils peuvent ou non se saisir (Calbérac, 2023). C'est en effet le privilège des artistes que d'évoluer dans la scénographie et de l'activer de telle ou telle manière, selon les indications de mise en scène, pour produire de la signification (et donc des récits). Parler de scénographie dans le cadre de l'anthropocène consiste d'une part à considérer nos environnements comme des configurations bien spécifiques, qui articulent des éléments de différentes natures (artefacts sociaux ou naturels) et qui servent de supports – sans jamais les contraindre ou les déterminer – aux spatialités des humains ou non-humains qui habitent ces scénographies, de toutes les dimensions, de l'infiniment petit au Monde : le Monde n'est pas un simple décor, une toile de fond de l'expérience humaine, mais bien une dimension – pensée comme un volume – dans laquelle et par laquelle humains et non-humains cohabitent. Et d'autre part, à bien envisager ces humains et non-humains parties prenantes de cette dramaturgie comme des acteurs à part entière, terme dont il faut considérer la polysémie, aussi bien pour les arts de la scène que pour les sciences sociales (Calbérac, 2021). Cela signifie que tous les habitants de la Terre – et il faut prendre au sérieux le terme d'habiter et l'entendre avec la signification que les géographes lui donnent, c'est-à-dire la spatialité des acteurs (Stock, 2015) – sont des acteurs de ce récit anthropocène, dont le Monde est la scène, et les environnements une scénographie complexe que les acteurs-habitants (humains comme non-humains) activent. L'intérêt du terme d'acteur va plus loin : les humains et les non-humains ne sont pas seulement des spectateurs passifs qui écouteront ce récit qui leur serait extérieur. Ils en sont les personnages et les actions qu'ils y déploient sont donc légitimes : le grand récit anthropocène devient donc un récit qui produit de l'action. On retrouve ainsi la deuxième signification d'un grand récit.

La dimension po(i)étique de l'anthropocène

- 12 Si le modèle de la scène est pertinent pour faire de l'anthropocène un grand récit, il faut toutefois aller plus loin pour interroger non seulement ce que ce grand récit fait et fait faire, mais surtout comment il produit ce qu'il produit. L'enjeu devient théorique et invite à approfondir plus avant la réflexion sur les spatialités, champ dans lequel s'inscrit cette approche. Si le grand récit anthropocène a une dimension performative,

s'il fait autant qu'il fait faire, c'est parce que les spatialités ont la capacité à produire et fabriquer des récits, qui relèvent de la catégorie du récit d'action (Lussault, 2019) : le récit rend non seulement compte de l'action, mais il a également une capacité performative à agir. La géographie s'ouvre donc à un tournant narratif déjà bien travaillé dans les sciences sociales (Baroni, 2016), et la proposition de mobiliser la dramaturgie pour élaborer plus avant le récit spatial d'action intervient dans un contexte intellectuel propice à l'interdisciplinarité dans le cadre d'un tournant spatial généralisé des sciences sociales (Volvey *et al.*, 2021).

- 13 Des renouvellements récents ont en effet permis de faire évoluer le débat sur l'espace et les spatialités. D'une part, l'intérêt pour les spatialités (c'est-à-dire les pratiques) prend désormais le pas sur celui pour l'espace, ce qui encourage d'autre part des formes inédites d'interdisciplinarité qui permettent à différentes disciplines de prendre en charge la spatialité qui n'est dès lors plus le monopole de la seule géographie (Calbérac *et al.*, 2023). Mobiliser les spatialités est donc particulièrement opératoire pour instruire un objet comme l'anthropocène qui invite à décloisonner les approches au profit d'une interdisciplinarité nouvelle qui mobilise les sciences humaines et sociales dans leur ensemble, mais s'étend bien au-delà. Ce regain d'intérêt pour les spatialités s'est aussi traduit par la mise en avant de la dimension relationnelle de l'espace, c'est-à-dire sa capacité à mettre en relation des acteurs (humains comme non-humains, mais aussi le vivant dans son ensemble) entre eux (Lévy et Lussault, 2003), ce qui en fait même sa caractéristique essentielle : « L'hypothèse [de] la relationnalité est au cœur même de la spatialité. » (Calbérac *et al.*, 2023). La relationnalité permet donc de cerner plus précisément ce que les spatialités font dès lors qu'elles mettent en relation différents acteurs (humains ou non-humains) grâce à l'espace. Elles créent des liens par lesquels la société existe et tient (Latour, 2006), dans et par l'espace. Cela fournit un cadre opératoire pour penser l'anthropocène, qui est fait de l'entrelacs complexe des relations que les humains et les non-humains tissent entre eux et avec leur environnement. L'anthropocène permet donc de considérer ces liens, c'est-à-dire à la fois de les analyser mais aussi de leur prêter de l'intérêt dans une approche de la société et des environnements qui abolit l'opposition entre nature et culture. On retrouve aussi la polarité de tout grand récit, qui constitue un cadre à la fois pour l'analyse et pour l'action. L'originalité de l'anthropocène est donc d'interroger non seulement les liens qui permettent à la société d'exister, mais aussi les liens que les acteurs tissent avec leur environnement, selon une logique qui relève du *care*, c'est-à-dire du soin apporté aux environnements et au vivant (Lussault, 2018, 2024). Ce sont par ces pratiques, par ces liens faibles (Gefen et Laugier, 2020) mais réels, que les environnements sont devenus inextricablement liés aux acteurs humains et non-humains qui les habitent.
- 14 Mais que produisent ces liens, car eux aussi ont une dimension performative ? En plus du lien, ils font (faire) autre chose. Clara Breteau, dans l'enquête qu'elle a menée pour interroger de nouvelles façons d'habiter avec le vivant (Breteau, 2022), nous invite à explorer la dimension po(i)étique de ces liens. Poïétique, parce que, étymologiquement, ce terme renvoie au verbe ποιέω, qui signifie fabriquer ou confectionner et qui désigne le travail de l'artisan. Il y a donc du bricolage – qui rappelle un peu les « arts de faire » de Michel de Certeau (Certeau, 1990) – dans ce travail relationnel qu'opèrent les spatialités à l'heure de l'anthropocène. Poétique aussi parce que cette nouvelle manière de regarder le vivant qui nous entoure et d'agir avec lui invite à donner des formes

inédites à ces échanges, en empruntant notamment à l'art ses langages et ses méthodes, créant ainsi une hybridité féconde entre les sciences sociales et les arts (Ribac, 2017 ; Volvey, 2021 ; Boudier et Déchery, 2022). L'art devient ainsi une méthode pour explorer la dimension relationnelle des spatialités et en tirer les fondements de l'esthétique du care que l'anthropocène appelle (Bourriaud, 1998 et 2021 ; Volvey, 2018). Le recours au théâtre pour interroger l'anthropocène n'est donc pas qu'une facilité méthodologique : la scène, comme tous les arts, apporte des éléments pour comprendre ce qui se joue et ce qui se fabrique dans l'anthropocène ; la mobilisation de la dramaturgie et de la scénographie constitue alors une démarche pleinement opératoire (Aït-Touati et Latour, 2022).

- 15 L'anthropocène constitue donc bien un grand récit, ce qui permet non seulement de dessiner un programme scientifique fondé sur des bases renouvelées, mais surtout de prêter attention à ce qu'il fait (les données scientifiques qu'il produit) autant qu'à ce qu'il fait faire (les discours et les actions). Bien plus, l'anthropocène reconfigure complètement nos existences et invite à renouveler en profondeur nos questionnements et nos pratiques scientifiques (Tannier *et al.*, 2022). L'anthropocène invite surtout à proposer de nouvelles méthodes, à l'image de ce que propose Jacques Rancière qui fait de la scène sa méthode (Rancière et Jdey, 2018) : la scène permet d'échapper à une pensée de l'évolution, et donc de questionner le présent et les configurations spatiales qui le caractérisent. Bien plus, elle constitue une situation qui est parfaitement redevable d'une analyse géographique (Calbérac, 2021).

Conclusion : atterrir le grand récit de l'anthropocène

- 16 La prise en compte de cette forme singulière de situation, construite à partir des arts de la scène, interroge donc le métier même de géographe et des méthodes à mettre en œuvre (Lussault, 2000) : en mobilisant une pratique artistique pour élaborer la question du récit et lui donner une tournure spatiale, la géographie ouvre une interdisciplinarité féconde qui lui permet de saisir les spatialités caractéristique de la cohabitation anthropocène, tout en soulignant la dimension politique à l'œuvre. Tel que je le définis, ce grand récit de l'anthropocène obéit ainsi à l'injonction formulée par Bruno Latour qui invite à atterrir, c'est-à-dire à reconnecter toutes les formes d'actions politiques à la Terre, à son présent et à son devenir (Latour, 2017) : l'enjeu est en effet d'atterrir les récits, c'est-à-dire de les reconnecter à une Terre qu'il s'agit désormais autant de penser que de panser (Breteau, 2022) afin d'agir avec elle et non plus contre elle, condition préalable à toute émancipation politique et sociale. Ces nouveaux récits invitent donc à aller à rebours de tous les partages que la modernité a imposés, en faisant ainsi sauter le verrou de l'histoire, du temps et des temporalités au profit de l'espace et des spatialités. Il est dès lors possible d'inventer un nouveau type de récit qui mêle à la fois les arts et les sciences (Aït-Touati et Latour, 2022 ; Calbérac, 2024b), ou plutôt qui dépasse cette opposition devenue caduque (Boudier et Déchery, 2022). Penser le grand récit de l'anthropocène, c'est aller à l'encontre de tous les partages hérités de la modernité, afin d'accueillir la révolution radicale de pensée que l'anthropocène fait (faire).

BIBLIOGRAPHIE

- Aït-Touati F., 2024. *Théâtre du monde. Fabriques de la nature en Occident*. Paris, La Découverte, 192 p.
- Aït-Touati F., Coccia E. (dir.), 2021. *Le cri de Gaïa. Penser la Terre avec Bruno Latour*. Paris, La Découverte, 222 p.
- Aït-Touati F., Latour B., 2022. *Trilogie terrestre*. Paris, Éditions B42, 120 p.
- Alexandre F., Argounès, F., Bénos R., Blanchon D. (dir.), 2020. *Dictionnaire critique de l'anthropocène*. Paris, CNRS Éditions, 927 p.
- Austin J. L., 1970. *Quand dire, c'est faire*. Paris, Le Seuil, 183 p.
- Bacqué M.-H., Biewener C., 2013. *L'empowerment, une pratique émancipatrice*. Paris, La Découverte, 175 p.
- Baroni R., 2016. L'empire de la narratologie, ses défis et ses faiblesses. *Questions de communication* [En ligne], n° 30, p. 219-238. URL: <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10766> - DOI: <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10766>
- Beau R., Larrère C. (dir.), 2018. *Penser l'anthropocène*. Paris, Presses de Sciences Po, 554 p.
- Bonneuil C., Fressoz J.-B., 2013. *L'événement anthropocène. La Terre, l'histoire et nous*. Paris, Le Seuil, 304 p.
- Bonneuil C., Jouvancourt P. de, 2014. En finir avec l'épopée. Grand récit, géopouvoir et subjectivités de l'Anthropocène. In Hache É. (dir.), *De l'univers clos au monde infini*. Bellevaux, Éditions Dehors, p. 57-106.
- Boudier M., Déchery C. (dir.), 2022. *Artistes-chercheur-es, chercheur-es-artistes. Performer les savoirs* [En ligne sur OpenEdition Books]. Saint-Denis et Dijon, EUR ArTec et Les Presses du réel, 320 p. URL: <https://books.openedition.org/pupo/30270?lang=fr> - DOI: <https://doi.org/10.4000/books.pupo.30270>
- Bourriaud N., 1998. *Esthétique relationnelle*. Dijon, Les Presses du réel, 123 p.
- Bourriaud N., 2021. *Inclusions. Esthétique du capitalocène*. Paris, PUF, 227 p.
- Breteau C., 2022. *Les vies autonomes. Une enquête poétique*. Arles, Actes Sud, 252 p.
- Calbérac Y., 2021. 'Tu crois que ça suffit d'être indigné pour investir l'espace des autres ?' Pour une géographie des spatialités théâtrales : la trilogie Des territoires de Baptiste Amann. *Annales de géographie*, vol. 739-740, n°3-4, p. 80-100.
- Calbérac Y., 2022. Habiter le théâtre. Pour une géographie des spatialités théâtrales [En ligne sur HAL]. Communication au colloque *Géopoint 2022 : « Tous habitants ? »* (juin 2022, Amiens). URL: <https://shs.hal.science/halshs-03821976/>
- Calbérac Y., 2023. Dispositif, récit et spatialité. Le motif du tokonoma dans l'œuvre du plasticien Alexandre-Takuya Katô. *Nouvelle revue d'esthétique*, vol. 32, n° 2, p. 203-214.
- Calbérac Y., 2024a. « Spatialités scéniques, dramaturgie et scénographie : vers un récit spatial(isé) ? Espæce : quand Aurélien Bory adapte Espèces d'espaces de Georges Perec ». *EspacesTemps.net* [En ligne]. DOI : <https://doi.org/10.26151/0r94-qw25>

- Calbérac Y., 2024b. Calbérac Y., 2024. Faire Monde commun, un récit théâtral pour l'anthropocène. In Beaufils É., Perrin C. (dir.), *L'écologie en scène. Théâtres politiques et politiques théâtrales*. Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, p. 173-191.
- Calbérac Y., Hoyaux A.-F., Oldra A., Stock M., Volvey A. (2023). Position sur la spatialité. *Carnet Hypothèses Penser les spatialités* [En ligne]. URL: <https://spatialites.hypotheses.org/positionnement>
- Certeau M. de, 1990. *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*. Paris, Gallimard, 349 p.
- Chapoutot J., 2021. *Le grand récit. Introduction à l'histoire de notre temps*. Paris, PUF, 377 p.
- Charbonnier P., 2020. *Abondance et liberté. Une histoire environnementale des idées politiques*. Paris, La Découverte, 459 p.
- Citton Y., 2014. *Pour une écologie de l'attention*. Paris, Le Seuil, 312 p.
- Danan J., 2017. *Qu'est-ce que la dramaturgie ?* Arles, Actes Sud Papiers, 88 p.
- Dozon J.-P., 2017. La fin des grands récits : un diagnostic occidental-centré. In Wiewiorka M., Lévi-Strauss L. et Lieppe G. (dir.). *Penser global. Internationalisation et globalisation des sciences humaines et sociales* [En ligne sur OpenEdition Books]. Paris, Éditions de la MSH, p. 259-269. URL: <https://books.openedition.org/editionsms/4758> - DOI: <https://doi.org/10.4000/books.editionsms.4708>
- Dutreuil S., 2024. *Gaïa, Terre vivante. Histoire d'une nouvelle conception de la Terre*. Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 506 p.
- Ferrer C., 2010. Changement de paradigme, biais disciplinaire et virage idéologique : postmodernité, postcolonialisme et globalisation. *Protée* [En ligne], vol. 38, n° 3, p. 29-37. URL : <https://id.erudit.org/iderudit/045614ar> - DOI : <https://doi.org/10.7202/045614ar>
- Fohr R., 2014. *Du décor à la scénographie. Anthologie commentée de textes sur l'espaces scénique*. Montpellier, L'entretemps, 342 p.
- Fukuyama F., 1992. *The end of history and the last man*. New York, Free press, 418 p.
- Gefen A., Laugier S. (dir.), 2020. *Le pouvoir des liens faibles*. Paris, CNRS Éditions, 381 p.
- Grevsmühl S. V., 2014. *La Terre vue d'en haut. L'invention de l'environnement global*. Paris, Le Seuil, 372 p.
- Guyot-Téphany J., 2020. Anthropocène. Histoire du concept. In Alexandre F., Argounès, F., Bénos R., Blanchon D. (dir.), 2020. *Dictionnaire critique de l'anthropocène*. Paris, CNRS Éditions, p. 57-61.
- Hartog F., 2003. *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*. Paris, Le Seuil, 258 p.
- Imhoff A., Quirós K., 2022. *Qui parle ? (pour les non-humains)*. Paris, PUF, 287 p.
- Keucheyan R., 2018. *La nature est un champ de bataille. Essai d'écologie politique*. Paris, La Découverte, 232 p.
- Larrère C., 2015. Anthropocène : le nouveau grand récit. *Esprit*, n°2015/12, p. 46-55.
- Latour B., 1991. *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*. Paris, La Découverte, 210 p.
- Latour B., 2006. *Changer de société, refaire de la sociologie*. Paris, La Découverte, 400 p.
- Latour B., 2017. *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*. Paris, La Découverte, 155 p.
- Latour B., 2021. *Où suis-je ?* Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 185 p.

- Lussault M., 2000. Actions ! Une petite théorie de l'action spatiale. In Lévy J., Lussault M. (dir.), *Logiques de l'espace, esprit des lieux*. Géographies à Cerisy. Paris, Belin, p. 11-36.
- Lévy J., Lussault M., 2003. Espace. In Lévy J., Lussault M. (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris, Belin, p. 325-333.
- Lussault M., 2013. *L'avènement du Monde. Essai sur l'habitation humaine de la Terre*. Paris, Le Seuil, 304 p.
- Lussault M., 2015. Bienvenue dans l'anthropocène. *Tous urbains*, vol. 12, n° 4, p. 12-13.
- Lussault M., 2018. Porter attention aux espaces de vie anthropocènes. Vers une théorie du spatial care. In Beau R., Larrère C. (dir.), 2018. *Penser l'anthropocène*. Paris, Presses de Sciences Po, p. 199-218.
- Lussault M., 2019. Entrée en matière. La spatialité d'abord. In Calbérac Y., Lazzarotti O., Lévy J., Lussault M. (dir.), *Carte d'identités. L'espace au singulier*. Paris, Hermann, p. 7-24.
- Lussault M., 2024. *Cohabitions ! Pour une nouvelle urbanité terrestre*. Paris, Éditions du Seuil, 256 p.
- Lyotard J.-F., 1979. *La condition postmoderne. Rapport sur le savoir*. Paris, Éditions de Minuit, 109 p.
- Magny M., 2021. *L'anthropocène*. Paris, PUF, 128 p.
- Mien É., 2020. Y a-t-il des limites à la croissance ? Le 'rapport Meadows' et ses prolongements actuels. *Regards croisés sur l'économie*, vol. 26, n° 1, p. 208-214.
- Morizot B., 2017. Nouvelles alliances avec la Terre. Une cohabitation diplomatique avec le vivant. *Tracés* [En ligne], n°33, p. 73-96. URL: <http://journals.openedition.org/traces/7001> - DOI: <https://doi.org/10.4000/traces.7001>
- Morizot B., 2020. *Manières d'être vivant. Enquête sur la vie à travers nous*. Arles, Actes Sud, 324 p.
- Rancière J., Jdey A., 2018. *La méthode de la scène*. Paris, Lignes, 142 p.
- Ribac F., 2017. Les récits de l'anthropocène. Quelle contribution des arts à la transition socio-écologique ? *Les cahiers de l'atelier*, n° 553, p. 103-108.
- Ricœur P., 1983. *Temps et récit. Tome 1 : l'intrigue et le récit historique*. Paris, Le Seuil, 404 p.
- Rosa H., 2012. *Aliénation et accélération. Vers une théorie critique de la modernité tardive*. Paris, La Découverte, 155 p.
- Soja E., 1989. *Postmodern geographies. The reassertion of space in critical social theory*. Londres et New York, Verso, 266 p.
- Soja E., 1996. *Thirdspace. Journeys to Los Angeles and other real-and-imagined places*. Cambridge, Blackwell, 334 p.
- Stock M., 2025. Habiter comme 'faire avec l'espace'. Réflexions à partir des théories de la pratique. *Annales de géographie*, vol. 704, n° 4, p. 424-441.
- Tannier É., Daubin V., Quinton S., 2022. La crise de l'esprit scientifique. Une enquête, une tragédie, une redistribution collective des rôles. *Les cahiers de Framespa* [En ligne], n° 40. URL: <http://journals.openedition.org/framespa/13150> - DOI: <https://doi.org/10.4000/framespa.13150>
- Toledo C. de, Imhoff A., Quirós K., 2016. *Les potentiels du temps. Art et politique*. Paris, Manuella Éditions, 291 p.
- Traverso E., 2016. *Mélancolie de gauche. La force d'une tradition cachée (XIX^e-XXI^e siècles)*. Paris, La Découverte, 228 p.

Volvey A., 2018. À quoi œuvre l'esthétique relationnelle ? Une approche transitionnelle du paradigme relationnel en sciences humaines et sociales fondée sur les propositions artistiques de Lygia Clark et Marina Abramovic. *Nouvelles perspectives en sciences sociales* [En ligne], vol. 14, n° 1, p. 229-267. URL: <https://id.erudit.org/iderudit/1056437ar> - DOI: <https://doi.org/10.7202/1056437ar>

Volvey A., 2021. De, sur, par, avec l'art... Mouvements de géographie vers l'art. Perspectives empiriques, théoriques, politiques et épistémologiques. In Clément V., Stock M., Volvey A. (dir.), *Mouvement de géographie. Une science sociale aux tournants*. Rennes, PUR, p. 189-223.

Volvey A., Stock M., Calbérac Y., 2021. Spatial turn, tournant spatial, tournant géographique. In Clément V., Stock M., Volvey A. (dir.), *Mouvement de géographie. Une science sociale aux tournants*. Rennes, PUR, p. 21-38.

Wallenhorst N., Théviot A., 2020. Les récits politiques de l'Anthropocène. Articulation du politique en Anthropocène et de l'Anthropocène en politique. *Raisons politiques*, vol. 77, n° 1, p. 5-34.

NOTES

1. Si l'impact de l'action humaine sur l'histoire géologique de la planète est aujourd'hui largement admis, les membres de la Commission internationale de stratigraphie ne parviennent toutefois pas à s'entendre sur la date précise de commencement de l'anthropocène, ni à retenir un site témoin qui permettrait d'observer et de dater ces changements, conditions indispensables pour en faire une période géologique à part entière. On se reportera à cet article de Vincent Lucchese publié dans *Reporterre, le média de l'écologie* [En ligne]. URL: <https://reporterre.net/L-impact-des-humains-sur-la-Terre-merite-t-il-une-ere-geologique> (consulté le 19 mars 2024).
2. Le terme a ainsi fait son entrée dans le dictionnaire *Le Robert* : « Période la plus récente du quaternaire, qui succéderait à l'holocène, caractérisée par les effets de l'activité humaine sur la planète » (URL: <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/anthropocene> ; consulté le 19 mars 2024).
3. Cette citation est empruntée à la première didascalie du *Soulier de satin* de Paul Claudel ; j'en ai fait un programme méthodologique pour la géographie (Calbérac, 2024b).
4. Shakespeare, *As you like it* [*Comme il vous plaira*], acte 2, scène 7 : « Le monde entier est une scène, et tous les hommes et femmes en sont les acteurs » (traductions personnelles).

RÉSUMÉS

Cet article formule l'hypothèse que l'anthropocène fonctionne comme un grand récit, c'est-à-dire qu'il constitue à la fois un programme qui donne de la cohérence à des recherches qui se développent aujourd'hui, tout en servant de fondement idéologique et politique à l'action et à l'engagement. Dans cette perspective, l'anthropocène fait autant qu'il fait faire. Une telle hypothèse soulève toutefois un grand nombre de questionnements (épistémologiques, conceptuels et théoriques) qui mettent en lumière la nécessité d'indexer les récits non plus au temps et à la temporalité (ce que la modernité nous a légués), mais à l'espace et aux spatialités.

This article formulates the hypothesis that the Anthropocene functions as a meta-narrative, i.e. that it constitutes both a program that gives coherence to the research being developed today, and an ideological and political basis for action and commitment. From this perspective, the Anthropocene produces things as much as it makes other produce things. However, such a hypothesis raises many questions (epistemological, conceptual, and theoretical) that highlight the need to index narratives no longer in terms of time and temporality (which is what modernity has bequeathed us), but in terms of space and spatiality.

INDEX

Keywords : Anthropocene, meta-narrative, performativity, dramaturgy, spatiality, po(i)etics.

Thèmes : Sur le métier

Mots-clés : anthropocène, grand récit, performativité, dramaturgie, spatialité, po(i)étique.

AUTEUR

YANN CALBÉRAC

Yann Calbérac , yann.calberac@ens-lyon.org, est maître de conférences à l'Université de Reims Champagne-Ardenne et membre du CRIMEL (Reims, France). ORCID : <https://orcid.org/0000-0003-1454-7536>. Il a récemment publié :

- Calbérac Y., 2023. Dispositif, récit et spatialité. Le motif du tokonoma dans l'œuvre du plasticien Alexandre-Takuya Katô. *Nouvelle revue d'esthétique*, vol. 32, n° 2, p. 203-214.
- Calbérac Y., 2024. Spatialités scéniques, dramaturgie et scénographie : vers un récit spatial(isé) ? Espæce : quand Aurélien Bory adapte Espèces d'espaces de Georges Perec. *EspacesTemps.net* [En ligne]. URL: <https://www.espacestemp.net/articles/spatialites-sceniques-recit/> - DOI: <https://doi.org/10.26151/Or94-qw25>
- Calbérac Y., 2024. Faire Monde commun, un récit théâtral pour l'anthropocène. In Beaufils É., Perrin C. (dir.), *L'écologie en scène. Théâtres politiques et politiques théâtrales*. Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, p. 173-191.